



Chaque soir est un rituel immuable, repas et télévision, le tout sans discussion ou presque. Charlotte Fabre

## THÉÂTRE. PORTRAIT DE FAMILLE AVEC TUPPERWARE ET BAS DE COULEUR

Hélas ne ressemble à rien de ce que l'on peut voir actuellement sur les planches. Un théâtre de tréteaux qui bringuebale de partout et cognant là où ça fait mal.

Une famille, disons ordinaire. Avec ses rituels, le soir, autour du dîner familial. Il y a Papa (André Antébi), Maman (Nathalie Pagnac), Fils (Sébastien Chassagne) et Fille (Adrienne Winling). Un papa, une maman, un garçon, une fille (le choix du roi, disait-on autrefois), une famille au complet qui, chaque soir, (re)met le couvert dans un ordre précis, juste à temps pour allumer le poste de télévision et regarder dans un silence religieux, en mangeant la soupe, *des Chiffres et des lettres* ou *Plus Belle la vie*. Une organisation parfaite jusque dans les échanges identiques à la virgule près d'un repas à l'autre. Une mécanique de précision qui régente chaque phrase, chaque geste, chaque déplacement. La scène va se répéter trois fois. Même dispositif – même table, même place autour de ladite table, mêmes répliques. Seuls quelques détails vestimentaires – couleurs et foulards de la mère qui passent du rouge au jaune, au pourpre, tee-shirts invraisemblables du père et changement des plats marquent le temps.

Une grande misère affective et culturelle

Deux grains de sable vont enrayer cette mécanique jusqu'alors très bien huilée, jusqu'à l'écœurement. Oncle Michel (Bruno Roubicek), dont l'accent le renvoie sine die à sa condition d'étranger, et la très volubile adjointe à la culture (Nicole Genovese). Une claque du père à l'oncle sonne la fin de la récré, la fin de cette harmonie de pacotille qui repose sur le néant, le rien, l'habitude, un « way of life » normatif qui repose sur une organisation patriarcale étouffante, qui témoigne d'une grande misère affective et culturelle. De son côté, l'adjointe à la culture se lance dans un laïus interminable dans lequel elle remercie la liste des partenaires sans qui le spectacle, cette soirée, ne pourrait avoir lieu. C'est drôle, très drôle. Parce que l'adjointe à la culture est un condensé de tous les adjoints à la culture de France et de Navarre aux discours soporifiques, qui confondent art et culture et considèrent les artistes comme des gentils animateurs bons à aller faire les clowns dans les écoles. Plus son discours s'éternise, plus on mesure le désarroi des artistes, obligés de faire des courbettes pour récolter quelques subsides, obligés d'encaisser sans broncher des discours de faiseurs de la culture passés par des écoles de commerce, obligés de monter et remonter des dossiers pendant un an, deux ans voire plus pour justifier de leur désir de création. Dossiers qui finiront sur une pile, que personne ne prendra la peine de lire. C'est tout ça qu'on entend entre les lignes et les rires, un monde qui veut bien des artistes pour la photo mais n' imagine même pas qu'il faut les payer.

### Un portrait corrosif, une distance brechtienne

La charge est féroce. Le rire se crispe. Il y a là, dans ce portrait de famille corrosif, une distance brechtienne qui nous renvoie à notre propre médiocrité, à nos petites mesquineries, à notre indifférence à l'autre, aux autres. Bon sang, où Nicole Genovese nous embarque-t-elle ? Son spectacle ne ressemble à rien de ce que l'on peut voir et entendre aujourd'hui. Un décor en carton-pâte, des cartons dessinés, des planches, des Tupperware de toutes les couleurs qui s'amoncellent sur la table du dîner, de l'arte povera pur jus. Le grand dérapage organisé, orchestré par la langue, celle qui fourchette, râpe et dérape, est à l'œuvre pour désorganiser le temps et l'espace, tout chambouler. Les répliques s'enchaînent et s'emmêlent, se déplacent et ne s'adressent pas au bon interlocuteur, tombent à côté. Mais le spectacle continue. Les enfants pètent les plombs, l'un voudrait faire poète, l'autre se rêve en championne de patinage artistique. Si la France va mal, c'est la faute des étrangers. Une ritournelle qui hante le père. *Plus Belle la vie* défile sur l'écran familial, les acteurs du Vieux-Port envoient du lourd. L'adjointe à la culture propose une analyse

socio-politico-philosophique de la série. Rien n'y fait. Loin des studios, la vie n'est pas si belle.

Après *Ciel ! mon placard*, pastiche désopilant du théâtre de boulevard du temps de la Maillan, *Hélas* est une tentative joyeuse et désespérée de faire du théâtre, un appel à ne pas renoncer, à recommencer. Un spectacle qui prend de face l'aliénation (patriarcale, politique). Avec des acteurs au diapason, complices, qui s'approchent du précipice, essuient des coups et repartent à l'assaut, comme si de rien n'était...

Théâtre de la Tempête, la Cartoucherie. Jusqu'au 9 février. Réservation :  
01 43 28 36 36.

**Marie-José Sirach**